

La Revue Canadienne

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. J. TARDIF, agent, AU PALAIS DE JUSTICE.

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

LOUIS. O. LE TOURNEUX, REDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

(Payable d'avance.)

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, etc.

ANALYSE

Du Traité d'Économie Politique de J. B. Say.

LU A LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

LIVRE PREMIER.

DE LA PRODUCTION DES RICHESSES.

CHAPITRE DIX-HUIT.

Si le gouvernement augmente la richesse nationale en devenant producteur lui-même.

Une entreprise industrielle quelconque donne de la perte, lorsque les valeurs consommées pour la production, excèdent la valeur des produits.

Ce serait en vain qu'on prétendrait que, tandis que le gouvernement y perd, les agents, les hommes industriels, les ouvriers qu'il emploie, y ont gagné.

Les efforts de l'état pour créer des produits ont un autre inconvénient; ils sont nuisibles à l'industrie des particuliers, non des particuliers qui traitent avec lui, et qui s'arrangent pour ne rien perdre; mais à l'industrie des particuliers qui sont ses concurrents.

On prétend qu'il y a des entreprises que le gouvernement ne peut sans imprudence confier à d'autres qu'à ses agents, telles que la construction des vaisseaux de guerre, la fabrication de la poudre à canon, etc.

Si le gouvernement est un mauvais producteur par lui-même, il peut du moins favoriser puissamment la production des particuliers par des établissements publics bien conçus, bien exécutés et bien entretenus.

Les moyens de communication favorisent la production précisément de la même manière que les machines qui multiplient les produits de nos manufactures et en abrègent la production.

(1) Encore convient-il que le gouvernement le fasse indirectement toutes les fois que possible, en livrant ces travaux à l'entreprise individuelle, à des associations de citoyens.

Le principe est d'une haute importance dans la pratique, et le législateur sage ne le perd jamais de vue. Il doit par des mesures générales, exciter et développer les mœurs industrielles de ses gouvernés, mais rarement prendre l'initiative de l'application particulière.

Le contraire est trop frappant, l'exemple trop juste, pour ne pas consacrer le principe.

Voyez la Revue, Vol. Ier. Nos. 9, 13, 16, 22, 23, 25, 32; Vol. 2d. Nos. 2, 6, 9, 12. Vol. 3, Nos. 4, 5, 2 bis, et 10.

tenue avec les mêmes frais. Ce calcul, appliqué à l'immense quantité de marchandises qui couvrent les routes d'un empire peuplé et riche, depuis les légumes qu'on porte au marché jusqu'aux produits de toutes les parties du globe, qui, après avoir été débarqués dans les ports, se répandent ensuite sur la surface d'un continent; ce calcul, dis-je, s'il pouvait se faire, donnerait pour résultat une économie presque inappréciable dans les frais de production.

Les académies, les bibliothèques, les écoles publiques, les musées, fondés par des gouvernements éclairés, contribuent à la production des richesses en découvrant de nouvelles vérités, en propagant celles qui sont connues, et en mettant ainsi les entrepreneurs d'industrie sur la voie des applications que l'on peut faire des connaissances de l'homme à ses besoins.

Mais de tous les moyens qu'ont les gouvernements de favoriser la production, le plus puissant, c'est de pourvoir à la sûreté des personnes et des propriétés, surtout quand ils les garantissent des atteintes de leur propre arbitraire. Cette seule protection est plus favorable à la prospérité générale que toutes les entraves inventées jusqu'à ce jour ne lui ont été contraires.

Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les états soumis à la domination ottomane et ceux de notre Europe occidentale. Voyez l'Afrique presque entière, l'Arabie, la Perse, cette Asie-Mineure autrefois couverte de villes si florissantes, dont, suivant l'expression de Montesquieu, il ne reste de vestiges que dans Strabon; ou y est pillé par des brigands, et par des pachas; la richesse et la population ont fui, et les hommes clairsemés, qui y restent, manquent de tout.

J'ai oublié de parler d'un autre moyen par lequel un gouvernement peut contribuer à augmenter momentanément les richesses de son pays. Ce moyen consiste à disperser les autres nations dans leurs propriétés mobilières pour les rapporter chez soi, et à leur imposer des tributs énormes pour les dépouiller des biens encore à naître; c'est ce que firent les romains vers les derniers temps de la république, et sous les premiers empereurs; ce système est analogue à celui qui suit-vent les gens qui abusent de leur pouvoir et de leur adresse pour s'enrichir.

Je fais mention de ce moyen d'accroître les richesses d'une nation pour les embrasser tous, mais sans prétendre que ce soit le plus honorable, ni même le plus sûr. Si les romains avaient suivi avec la même persévérance un autre système, s'ils avaient cherché à répandre la civilisation chez les barbares, et s'ils avaient établi avec eux des relations commerciales d'où fussent résultés des besoins réciproques, il est probable que la puissance romaine subsisterait encore.

Montréal, 24 février 1846.

CONTEMPORAINS ILLUSTRÉS.

M. DE LA MENNAIS.

Nous n'avons à décrire aucune de nos paroles en tant que sincères, mais nous nous sommes souvent trompés, et même gravement.

LA MENNAIS.

Il ne faut exiger des hommes et des esprits que ce qu'ils peuvent à chaque époque.

THIERS. — Histoire de la Révolution française.

Si votre étoile vous conduisait jamais dans un de ces hôtels tirés au cordeau qui forment la rue de Rivoli, et qu'il vous fût donné de vous trouver en face d'un petit homme perdu dans une vaste robe de chambre à carreaux bleus; si vous voyiez ce personnage au corps frêle, au visage pâle et amaigri, empreint d'un cachet de souffrance et de résignation; si vous le voyiez, troublé presque à votre aspect, levant de temps en temps sur vous un œil timide et voilé, parlant d'une voix si débile qu'elle arrive à peine à votre oreille, s'effaçant parfois sur lui-même comme plongé dans une méditation profonde, regardant en dedans, ébauchant et déchaussant son soulèvement par manière de contenance, on n'aurait coup sur coup et à poignée dans une large tabatière, vous auriez quelque peine à reconnaître sous cette enveloppe chétive un des plus grands agitateurs de notre époque, un prêtre qui remue les masses sans autre levier que sa parole, sans autre point d'appui que son âme ardente, et dont les pages semées par le monde soulèvent autant d'orages que jadis les bulles fulminantes de Grégoire VII, les thèses facieuses de Luther, ou de nos jours les harangues béchevées d'O'Connell.

Jamais notre tâche de biographe ne nous parut plus difficile qu'à l'abord de ce nom, autour duquel se livrent bataille des admirations

passionnées et des inimitiés fougueuses. Comment tracer en peu de mots, quand on n'a pas le temps d'être court, sans amour et sans haine, et par conséquent avec la perspective de déplaire à tout le monde, comment tracer les rides métamorphoses de cette étrange figure de cénobite et de tribun? Par quel lien rattacher M. de La Mennais, le catholique ultramontain, à M. de La Mennais l'hérésiarque, le néo chrétien? Comment sonder M. de La Mennais l'absolutiste et M. de La Mennais le républicain, celui qui écrivait en 1808: "La politique qui assujétit le souverain au peuple et le pouvoir au sujet est une politique absurde et coupable," et celui qui écrivait en 1835: "Dans une société libre, le pouvoir, simple exécuteur de la volonté nationale, ne com-mande pas, il obéit." Cette radicale transformation, la faudrait-il expliquer par des considérations mesquines d'orgueil froissé, d'ambition déçue, de colère ou de vengeance? A ceux qui connaissent l'austère simplicité de l'homme, son détachement des choses terrestres et la pureté de sa vie; à ceux qui savent que l'auteur de l'Essai sur l'indifférence refusa jadis d'échanger sa soutane de prêtre contre la pourpe du cardinalat, une solution de ce genre paraîtrait à la fois un mensonge et une injure.

C'est donc dans des régions plus élevées qu'il faudrait chercher la cause de cette révolution intellectuelle, d'où seules naissent pour les uns, subit une conversion pour les autres, et qui n'est pour nous autre chose qu'une démonstration grave et profonde de l'action incessante des grands faits extérieurs sur les idées préconçues.

An point de vue psychologique, la personnalité de M. de La Mennais se présente sous trois faces distinctes. Il y a le côté philosophique, le côté religieux et le côté politique. Cette triple pensée commence par se manifester au monde sous trois symboles: en philosophie, c'est le dogme de la raison générale, l'autorité du genre humain; en religion, la théocratie catholique, l'infaillibilité de l'Église; et en politique, la royauté de droit divin, la légitimité. Entre ces trois symboles, étreints d'abord par une pensée puissante dans un accouplement forcé, il y a lutte, lutte ardue et compliquée d'influences extérieures; la lutte se prolonge dix-sept ans, depuis l'Essai sur l'indifférence jusqu'aux Paroles d'un Croquant. Enfin le dogme philosophique reste vainqueur, absorbe successivement en lui les deux autres et les transforme de haut en bas; la royauté de droit divin s'efface devant la souveraineté du peuple; l'immobilité catholique fait place à la doctrine de progression chrétienne, et sur les deux plans comme un drapeau le grand principe de perfectibilité indéfinie du genre humain, ce géant qui, suivant les belles paroles de M. de Chateaubriand, "croît tous les jours, toujours, et dont le front montant dans les cieux ne s'arrêtera qu'à la hauteur du trône de l'Éternel."

Il y aurait matière à de graves enseignements dans l'analyse de ces combats intérieurs, dans le tableau de ce choc d'idées, dont le champ de bataille est une vaste intelligence souffrante du grand malaise qui agite le monde social; mais un travail de ce genre, outre qu'il épouvante notre faiblesse, serait complètement en dehors des limites de notre plan; nous nous contenterons donc dans le cours de cette biographie, d'en mettre en lumière les points principaux, laissant autant que possible au lecteur le soin de déduire la sentence morale et de résoudre lui-même la question de bien ou de mal, de vérité ou d'erreur.

Robert-Félicité de La Mennais est né à Saint-Malo, en juin 1782, d'une famille d'armateurs anobli par lettres-patentes de Louis XVI. L'enfant perdit sa mère très-jeune; son père, absorbé par les soins de son commerce et le mauvais état de ses affaires, puni par l'emprunt forcé et les captures des Espagnols, l'abandonna presque à lui-même dès son bas âge. Élevé dans la solitude, privé de ces caresses et de ces soins maternels qui rafraîchissent l'âme et adoucissent le cœur, le jeune La Mennais se révéla de prime abord avec une ardeur instinctive de savoir, une pétulance excessive de caractère et une humeur indisciplinable. Après quelques essais infructueux, on ne put lui faire accepter d'autre maître d'école qu'une vieille gouvernante qui lui tenait lieu de mère, et qui parvint à lui apprendre à lire à force de patience.

Vers neuf ans, l'enfant reçut de son frère aîné, M. Jean de La Mennais, les premières notions de latin; mais bientôt, ennuyé du précepteur, l'indomptable écolier se mit en tête d'achever seul son éducation à grands coups de dictionnaire. Cette méthode expédivite lui réussit, car à douze ans il lisait Plutarque et Tito-Live. Vers cette époque il fut confié aux soins d'un oncle qui habitait la campagne; le brave homme, ne sachant comment en venir à bout, l'enferma, pour le punir, des journées entières dans sa bibliothèque; l'écolier mutin prit bientôt en si grand goût sa prison, qu'il n'en voulait plus sortir; la bibliothèque avait deux compartiments; dans l'un se trouvaient réunis tous les livres dangereux, hétérodoxes, philosophiques et autres; on le nommait l'enfer; l'abord en avait été interdit au jeune Félicité, qui, en raison même de cette défense, se jeta

dans l'enfer à corps perdu, lisant tout ce qui lui tombait sous la main, dévorant avidement J.-J. Rousseau à l'âge où l'on joue à la toupie, et oubliant son déjeuner pour suivre dans ses excursions mystiques Mallebranche emporté sur les ailes de l'imagination, la folle du logis. Sur un esprit de teneur vulgaire, cette lecture indigeste et sans choix eût pu produire des résultats funestes; chez M. de La Mennais, au contraire, ce flux de systèmes et de pensées contradictoires ne servit qu'à raffermir la maturité précoce de son jugement et à développer puissamment une prédisposition instinctive aux ferveurs religieux, aux pieuses effusions. Certains intelligences, à la fois concentrées et expansives, ont le privilège de monter dès quinze ans l'échelle de déductions qui conduit des choses visibles aux choses invisibles, des beautés de la nature à la grandeur de Dieu. Plus tard, quand vint l'âge critique, l'âge des passions, tout porte à croire que cette organisation impressionnable eût à subir d'outrages secousses. "Quant à ce qui touche, dit à ce sujet un écrivain, " le genre d'émotions auquel dut échapper " difficilement une âme si ardente, et ceux qui " la connaissent peuvent ajouter à tendre, je " dimi seulement que sous la voile épaisse de " pudeur et de silence qui recouvre, aux yeux " même de ses plus proches, ses années ense- " veilles, on entrevoyait de loin, en le voulant " bien, de grandes douleurs, comme quelque " chose d'unique et de profond, puis une mal- " leur décisif, qui, du même coup, brisa cette " âme et la rejeta dans la vive pratique chré- " tienne d'où elle n'est plus sortie (1). "

(1) Sainte-Beuve, Portraits littéraires.

Après cette torpente passagère, la foi religieuse de M. de La Mennais se réveilla plus vive, plus exigeante; il se sépara du monde, se plongea dans l'étude avec une ardeur nouvelle, pour puiser des aliments de croyance; et quand il fit sa première communion, à vingt-deux ans, la vocation pour le sacerdoce était déjà décidée; vainement son père, obéré dans sa fortune, s'efforça de lui inspirer le goût des opérations commerciales; le jeune homme se résigna, en attendant qu'il lui fût permis de suivre ses instincts religieux, à entrer, en qualité de professeur de mathématiques, au collège de Saint-Malo. C'est vers cette époque, en 1807, qu'il publia une traduction pleine de douceur et de grâce du Guide spirituel, petit livre ascétique de Louis de Blois. L'année suivante, en 1808, parurent les Réflexions sur l'état de l'Église. Ce livre, premier cri de guerre poussé par M. de La Mennais contre l'indifférence religieuse, se distingue par une aptitude de paroles et une vigueur de pensées portées jusqu'à l'exagération. Le matérialisme philosophique du dernier siècle y est traité avec une verve remarquable de colère et de dédain; bien que la couleur politique du livre fût la glorification et l'apologie du despotisme, la police impériale s'efforça de quelques idées audacieuses sur la rénovation du clergé en France, et l'ouvrage fut saisi. Bientôt après, M. de La Mennais prit la tonsure en 1811 et entra au petit séminaire de Saint-Malo. L'ouvrage intitulé Tradition de l'Église sur l'Institution des évêques, qui parut en 1812, fut commencé là, par M. de La Mennais, de concert avec son frère, supérieur du séminaire; il fut achevé sous les ombrages de La Chénais, petit domaine isolé sur la lisière d'un bois entre Dinan et Rennes, où M. de La Mennais est venu souvent, plus tard, forger de nouvelles armes pour combattre ce qu'alors il défendait. L'ouvrage en question, qui se recommande par une grande érudition théologique, était destiné à réfuter l'opinion émise par les abbés de Pradt, Grégoire et Tabarand, qui prétendaient que l'élection des évêques n'avait pas besoin d'être validée par la sanction pontificale.

Après la publication de cet ouvrage, M. de La Mennais vint à Paris au commencement de 1814. L'astro impérial pâlissait. Enfermé dans une mauvaise petite chambre de la rue Saint-Jacques, le diacre inconnu et obscur semblait deviner d'avance que son rôle allait grandir; il se préparait à saluer les Bourbons d'un vif et de Naples d'un anathème. Le factum qu'il publia contre l'homme allé de crimes, vrai au fond quant à ce qui touche l'organisation de l'université impériale qu'il attaqua plus spécialement, mais injuste quant à l'empereur, mérite d'être rangé parmi ces opuscules haineux que vit naître une époque de trouble et de passions, où l'on s'inquiétait beaucoup plus de frapper fort que de frapper juste. Aux Cent-Jours, l'arrivée subite de celui qu'il venait d'outrager lui inspira des craintes sérieuses; il jugea prudent de passer en Angleterre. A son arrivée à Londres, le pauvre Breton était dépourvu de ressources; et dans la même rue que Chateaubriand, peut-être dans son exil se réfugièrent dans le même faubourg où se cachait, soixante ans auparavant, l'auteur des Martyrs.

Muni d'une lettre de recommandation pour lady Jerningham, sœur de lord Stafford, le futur tribun succédant à son père, solliciter humblement une place de précepteur; après l'avoir toié de la tête aux pieds, la noble dame le refusa; not, par le judicieux motif qu'il avait l'air trop bête. M. de La Mennais se plait à raconter cette petite anecdote; et il est permis de croire que

si lady Jerningham vit encore, elle pense sans doute aujourd'hui qu'il y a loin de l'air à la chanson. Ainsi conduits, M. de La Mennais fut heureux de trouver un asile auprès de l'abbé Caron, de Rennes, qui dirigeait alors près de Londres un pensionnat de jeunes émigrés; il resta là sept mois, remplissant les hautes fonctions de maître d'études. A son retour à Paris, il entra d'abord au couvent des Feuillantines, qu'il quitta bientôt pour le séminaire de Saint-Sulpice. Son séjour dans ce dernier lieu ne fut pas long; incapable de se plier à la rigidité de la règle, il déserta brusquement pour rentrer aux Feuillantines. Enfin, en 1816, à 34 ans, il alla se faire ordonner prêtre à Bannan, et revint aux Feuillantines pour terminer le premier volume de l'Essai sur l'indifférence, qui parut en 1817. Nous voici arrivés au premier et au plus lumineux jalon de cette orageuse carrière; d'un pas de géant M. de La Mennais franchissait tout-à-coup cet abîme d'intimations douloureuses qui sépara l'obscurité de la gloire. Ce génie puissant, comme éparpillé jusqu'alors, venait de concentrer tous ses rayons, et en un seul jour l'humble prêtre se trouvait, comme l'a dit un de ses disciples (1), investi de la puissance de Bossuet.

Quand parut l'Essai sur l'indifférence, les délicieuses pages du Génie du Christianisme avaient déjà puissamment contribué à épurer le corps social, en chassant l'incrédulité des régions du cœur; mais le serpent s'était réfugié dans le cerveau, et là, entouré d'un énorme rempart de fausse érudition et de philosophisme, il bravait toutes les attaques. M. de La Mennais entreprit de le forcer dans son repaire; armé d'un styie nerveux et d'une logique de fer, il eut bientôt brisé tout cet échafaudage de science, et brisé l'ennemi d'une blessure mortelle. Son livre fut comme un coup de tonnerre; le vieux Vatican tressaillit de joie sur sa base, l'Europe s'émut, le Constitutionnel frémit d'effroi. Toutefois ce premier volume exclusivement polémique, après avoir percé à jour les arguments de l'incrédulité, laissait encore sans solution le grand problème de la foi. Où était sa source? Comment parvenir à la discerner? Déjà rallié aux sommités monarchiques de l'époque, déjà poussé dans l'arène politique, M. de La Mennais, qui défendait alors dans le Conservateur l'alliance du trône et de l'autel, fit attendre deux ans la continuation de son œuvre; le second volume parut enfin et partagea violemment les esprits. Nouveauté audacieuse, M. de La Mennais tentait de concilier deux puissances jusqu'alors ennemies, la philosophie et la religion. Repoussant le système de Descartes, bâti sur l'évidence et la raison individuelle, il remontait le flot des âges, suivait pas à pas la transmission de la vérité à travers les siècles, et fondait la certitude sur l'autorité du genre humain; cela fait, il analysait la tradition humaine, la rapprochait du dogme catholique, établissait leur parfaite concordance, et arrivait à conclure que la vérité catholique se déduit non-seulement de la révélation, mais encore de l'autorité traditionnelle du genre humain.

Ce système nouveau, que M. de La Mennais appelait la philosophie du sens commun, rencontra surtout dans le haut clergé de vives antipathies. Mettre ainsi la philosophie dans le catholicisme, quand le catholicisme ne veut pas de la philosophie et quand la philosophie prétend englober le catholicisme, c'était une entreprise audacieuse et semée de périls; il était à craindre que l'inflexibilité du dogme révélé ne se révoltât contre cet auxiliaire suspect qu'on prétendait lui adjoindre, et que M. de La Mennais ne se trouvât dans la nécessité d'opter entre deux systèmes rivaux. Dépositaire des vieilles traditions, la Sorbonne songea à combattre cette nouvelle invasion du rationalisme; tandis qu'elle apprêtait ses armes, M. de Bonald écrivait à l'auteur de l'Essai: Laissez coexister ces grenouilles; et la partie vivace de l'Église accueillit avec des transports de joie cette théorie brillante, qui lui semblait appelée à rejoindre un dogme vieilli. M. de La Mennais publia successivement une défense de son système et deux autres volumes destinés à le corroborer. Dans ces deux derniers livres M. de La Mennais fit preuve d'une érudition effrayante; infatigable explorateur, il accumula les textes, passa en revue tous les âges, tous les peuples, tous les lieux, et réunissant les traditions éparses de chaque fraction de l'humanité, il en forma le colossal faisceau de la tradition humaine. Cette grande tâche terminée en 1824, le prêtre catholique se rendit à Rome pour déposer son œuvre aux pieds du saint Père. Reçu assez froidement par les membres du sacré collège, M. de La Mennais trouva dans le pape Léon XII un admirateur et un appui; le pontife, qui avait dans son oratoire le portrait de celui qu'il appelait le dernier Père de l'Église, lui offrit le chapeau de cardinal; mais M. de La Mennais, pressenti déjà peut-être les orages de l'avenir, refusa cette haute dignité et ne se servit de son crédit que pour faire nommer à la nonciature de France le cardinal Lambruschini, devenu, depuis, un de ses ennemis les plus acharnés.

De retour en France, après avoir publié une